



BACHA POSH

CHARLOTTE ERLIH

ACTES SUD 

BACHA POSH

“Je ne veux pas me morfondre dans mon coin en maudissant le sort. Je n’aime pas ce rôle. Je vais donc continuer à me battre. Voilà mon identité : lutter. Mon identité, c’est de persévérer, non pas d’être un garçon ou une fille. Je suis moi. Et moi, je me bats. Ça ne me gêne pas de mourir. Mais seulement quand j’aurai tout tenté.”

Elle vit comme un garçon, s’habille comme un garçon et passe, aux yeux de tous, pour un garçon. C’est une *bacha posh* : une de ces filles élevées comme des fils dans les familles afghanes qui n’en ont pas. À la puberté, elle doit redevenir une jeune femme. Mais quand on a goûté à l’action et à la liberté, comment y renoncer ?



Couverture © Ton Koene/Gamma

www.actes-sud-junior.fr

BACHA POSH

À la mémoire de mon père.

www.actes-sud-junior.fr

www.actes-sud-junior.fr/collections/romans_ado/

L'éditeur remercie chaleureusement Thomas Gabison.

Éditeur : François Martin.

Conception graphique : Christelle Grossin et Guillaume Berga.

© Actes Sud, 2013

ISBN 978-2-330-02092-7

Loi 49-956 du 16 juillet 1949 sur les publications destinées à la jeunesse.

ACTES SUD JUNIOR

CHARLOTTE ERLIH

BACHA POSH

PREMIÈRE PARTIE

1

HUIT LONGUES RAMES DE BOIS fendent la surface lisse du lac Kargah, progressent sous l'eau, ressortent ruisselantes et replongent dans l'étendue bleue. Les pieds poussent sur les planches, les fesses reculent sur les sièges, les jambes se tendent, les bras se rapprochent du torse. Le tout, abdominaux serrés et torse gainé pour conserver le dos droit. D'un coup, les poignets s'abaissent et pivotent : les rames se retrouvent parallèles au lac, l'embarcation atteint son pic de vitesse. Les rameurs regagnent leur position initiale – les fesses coulissent vers l'avant, les jambes se replient, les bras s'éloignent du torse. Une rotation ultime des poignets, et les pelles, perpendiculaires au lac, en tranchent à nouveau la surface.

Les huit adolescents sont assis les uns derrière les autres. Sohrab, la "nage" du bateau, impulse le rythme et montre l'exemple au reste de l'équipe. Derrière lui, Rustam lui sert de relais. Les quatre suivants – les jumeaux Kochai et Batoor, Amjad et Samandar – sont les moteurs du bateau, les plus puissants. Aux

dernières places, Turan et Bijan tentent de maintenir l'équilibre, profitant de leur vision d'ensemble pour rectifier les fautes des uns et des autres. Le moindre à-coup, le moindre frôlement de l'eau avec l'extrémité d'une pelle, la moindre asymétrie dans la hauteur des rames, et la progression du 8 est menacée. Ralentissement, déviation, l'erreur de l'un met les autres en danger.

Pour orchestrer le ballet des garçons : un barreur, assis face à eux. Farrukh. Il dirige l'embarcation, donne la cadence, motive ses troupes. Portés par son enthousiasme, les rameurs s'entraînent comme des forcenés, égrenant les séances de travail comme les perles d'un *misbaha**, luttant avec acharnement pour dompter leurs corps, éduquer leurs muscles, maîtriser chaque fraction de leur mouvement.

Des heures d'efforts arides, illuminées par des instants d'une joie quasi mystique lorsqu'ils réussissent à se synchroniser. Alors, ils entrent en communion avec le bateau, les rames deviennent des prolongements d'eux-mêmes, ils ne font plus qu'un avec leurs coéquipiers.

Dans cette union des corps et des esprits réside le plus grand plaisir de l'aviron. Les différences entre les êtres s'estompent, les conflits se dissipent. Le temps d'un instant, il n'y a plus Farrukh, Sohrab, Rustam, Kochai, Batoor, Amjad, Samandar, Turan et Bijan embarqués sur un bateau, mais un seul être hybride, fait moitié de bois, moitié de chair.

* Chapelet.

— On s'arrête ! lance Farrukh. Retour au port !

Les rameurs poussent un soupir de soulagement.

— Pas de relâchement ! Kochai, ta pelle ! Elle est trop basse. Allez, on s'applique jusqu'au bout. Batoor, tu presses !

Les garçons tentent de se ressaisir.

— C'est bien, puisez dans vos réserves, donnez tout ! C'est la dernière fois qu'on est sur ce bateau. Demain, tout sera différent ! On pourra enfin se concentrer sur l'essentiel, mettre notre énergie au bon endroit, avoir les mêmes chances que tout le monde, et à nous les Jeux olympiques !

2

LA FRAÎCHEUR DU LAC ne suffit pas à compenser la réverbération du soleil qui brûle les peaux et assèche les yeux. À peine le bateau rangé dans sa remise de tôle ondulée, les rameurs se précipitent vers le cabanon jouxtant le hangar. Préservés d'éventuels regards, ils font voler T-shirts et shorts et se bousculent devant le filet d'eau qui s'échappe du tuyau d'arrosage. Petit à petit, les gouttelettes froides absorbent la chaleur des corps et les garçons revivent.

Pour quelques minutes, cet abri de fortune devient l'endroit le plus gai de Kaboul. Ça glousse, ça se pousse, ça se chamaille ! Ça s'observe aussi beaucoup, ouvertement ou à la dérobée. À l'âge où les marques de la virilité sont l'objet de tous les fantasmes, chacun guette les transformations tant attendues. Déploiement de la musculature, apparition des poils, développement du sexe sont célébrés, glorifiés, convoités...

Pendant que ses camarades batifolent, Farrukh s'accroupit contre le hangar et caresse le lac du regard.

Jamais il ne participe au rituel de la douche collective. À la fin du deuxième entraînement, Bijan l'avait apostrophé à ce sujet :

— Pourquoi tu nous rejoins pas ? Pas besoin de te cacher ! Tout le monde se doute que t'es imberbe !

En effet, la poussée mâle à l'œuvre sur les autres adolescents ne s'est pas manifestée chez Farrukh. L'âge ingrat n'a pas anéanti la grâce enfantine de ses traits, la légèreté de sa silhouette ni la souplesse de sa démarche. Plus petit que les autres, Farrukh a aussi une ossature plus fine. Un torse plus gracile. Des muscles plus allongés. Des yeux noirs cernés de cils plus longs. Une mâchoire plus délicate. Une peau plus fine, parfaitement lisse. Contrairement à ses camarades, aucun duvet n'ombrage le pourtour de sa bouche.

L'intervention de Bijan avait été comme un coup de tonnerre. Le silence s'était fait parmi les adolescents, qui avaient interrompu leur course vers la douche et dévisagé Farrukh.

Il était livide, lèvres pincées, mâchoire serrée pour l'empêcher de trembler. Ses poings étaient fermés et ses ongles cisailaient ses paumes. Pas question de perdre la face devant l'équipe, surtout au début de leur aventure !

— C'est très bien que vous ayez cette familiarité, ça développe l'esprit d'équipe. Mais ce n'est pas la place d'un chef.

C'était à présent Bijan, dont la mâchoire crispée faisait saillir les tempes ; Bijan, qui fulminait. Son esprit fonctionnait à plein régime, cherchant une réplique cinglante. En vain.

Farrukh avait tourné les talons et était allé s'asseoir face au lac, le temps que son ami Sohrab soit prêt.

Depuis, c'est là que Farrukh l'attend. Généralement, Sohrab met un quart d'heure à se rhabiller, mais en cette veille de grand jour, il écourte sa douche et s'empresse de rejoindre Farrukh.

— Salut, les gars ! s'écrient les deux amis. À demain !

— À demain, inch'Allah ! leur répond-on de toutes parts.

— Demain, 8 heures, vous n'oubliez pas ? ajoute Farrukh.

— Bien sûr ! T'inquiète !

Échangeant des sourires radieux, Farrukh et Sohrab se prennent par la main. Leur cadence est à la mesure de leur excitation. Ils rayonnent d'un bonheur tel qu'ils n'ont pas besoin de mots pour le dire. Ils parcourent les 4 kilomètres qui les séparent de leur quartier sans ouvrir la bouche, comme si leurs pensées communiquaient par leurs mains jointes.

Ils ne voient rien de ce qui les afflige d'ordinaire. Ni les décombres, ni la gravité des visages, ni l'inquiétude des regards, ni les gens qui les observent, incroyables face à leur joie.

— Je viens te chercher à la fermeture ! s'exclame Sohrab, laissant Farrukh devant la devanture d'un tapissier.

3

À 19 HEURES PILE, la cloche de l'échoppe tinte :

— Salam alikoum, Malyar!

— Alikoum salam, Sohrab! Alors, demain c'est le grand jour! Avec un beau bateau comme ça, les JO, c'est du tout cuit!

— Inch'Allah!

— Je garde une place pour la coupe dans la vitrine!

— Promis, la coupe sera pour vous!

Sohrab fait valser les perles qui séparent les deux parties du magasin et pénètre dans un espace exigü et coloré – un cocon poussiéreux où les bruits de la ville sont filtrés par le sas de la boutique et absorbés par les piles de tapis, l'enchevêtrement des bobines de fils et les tas de laine.

Accroupi derrière le métier à tisser, Farrukh noue les franges d'un tapis qu'il vient d'achever. La base du kilim est d'un rouge sang, que rehaussent des motifs géométriques aux teintes plus vives – orange, jaune, vert et blanc. À la vue de cette pièce délicate, Sohrab siffle, admiratif. Tentant de dissimuler le rose qui lui

monte aux joues, Farrukh se penche pour rouler le tapis.

Quelques instants plus tard, les deux amis ont quitté la boutique de Malyar. Le tapis sous le bras, ils slaloment entre les Kaboulis qui s'empressent de regagner leur domicile avant le couvre-feu. Le labyrinthe du quartier commerçant n'a pas de secret pour eux, et ils progressent avec assurance dans ce dédale de poussière ocre.

— Couvrez-vous, Sohrab est là ! s'écrie Farrukh en entrant chez lui.

La tête ceinte d'un voile kaki assorti à ses yeux, Janan s'avance :

— Bonjour, mon chéri.

— Bonjour, maman. Sohrab peut entrer ?

— Oui, Gorbat et ta sœur sont arrivés.

— Entre ! dit Farrukh à son ami. Elles sont couvertes. J'avais oublié que Gulab et Gorbat venaient dîner, ajoute-t-il à l'intention de sa mère.

— Pas étonnant... Dès qu'il n'est pas question d'aviron, il n'y a plus personne !

— Salam alikoum, madame, dit Sohrab pour faire diversion.

— Alikoum salam, Sohrab. C'est quoi, ce tapis ?

— C'est pour remercier l'athlète qui nous a trouvé le bateau, explique Farrukh.

— Tu l'as payé comment ? s'inquiète aussitôt Janan.

— Je ne l'ai pas payé.

— Tu l'as volé à Malyar ? !

— Comment peux-tu penser ça ? !

— Il t'en a fait cadeau ?

— Non plus ! dit Farrukh, espiègle.

— Dans ce cas, je ne comprends plus.

— Farrukh l'a tissé lui-même, révèle Sohrab avec fierté, et Malyar lui a offert la laine.

— Montrez-moi ça !

— Il n'a rien d'extraordinaire... se défend Farrukh.

Sohrab le déplie devant les yeux émerveillés de Janan.

— Je ne savais pas que tu étais devenu si habile, le félicite-t-elle. Tu pourrais nous en faire un. Il est magnifique !

Farrukh sourit à sa mère et profite de la sentir touchée pour lui demander si Sohrab pourrait rester dîner.

— Vous n'en avez pas assez tous les deux de vous voir toute la journée ? demande-t-elle, amusée.

Les deux amis rejoignent Pamir et Gorbat, le père et le beau-frère de Farrukh, qui discutent au salon tandis que Janan et ses filles – Marjan (19 ans), Gulab (17 ans), Zora (10 ans) et Amina (5 ans) – mettent la dernière touche au repas.

— Mmm... des beignets au fromage blanc, j'adore ! s'exclame Sohrab.

À peine Pamir l'a-t-il enjoint de se servir que Sohrab en a dévoré trois.

— Ça fait plaisir à voir ! commente Pamir. Moi aussi, à l'époque où je m'entraînais, j'aurais pu dévorer un bœuf cru. Farrukh, tu n'en prends pas ?

— Je me réserve pour la suite...

Tout à coup, une théorie de plats virevoltent de la cuisine au salon, dansent autour des hommes et atterrissent sur la table basse. Le dîner est servi.

Les femmes s'agenouillent face aux hommes, en prenant soin de conserver les yeux baissés pour ne pas croiser leur regard. Bientôt imité par tous, Pamir rompt un *naan*, dont il plonge un morceau dans les aubergines confites. À chaque bout de galette, il pioche là une boulette de viande, là des pois chiches aux herbes, là des pommes de terre au yaourt, là des légumes épicés.

Marjan en profite pour observer Sohrab à la dérobée. Elle glisse ses yeux le long du visage hâlé de l'adolescent. Boucles noires en bataille, front large, yeux en amande d'un velours brun surmontés de sourcils épais, nez fin aux narines arrondies, lèvres charnues, mâchoire puissante assombrie par une barbe naissante. Elle s'attarde sur le cou du jeune homme, sur lequel saillent les muscles. Cela devient dangereux, il faut baisser les yeux, le repas commence.

Autour de la table, on n'entend plus que le déchirement des *naan*, le tintement des verres et les bruits de mastication, ponctués de murmures d'appréciation. Tandis que tous se régalent, Farrukh joue du bout des doigts avec sa galette. Sentant le regard inquiet de sa mère sur lui, il s'exclame :

— C'est délicieux !

— Reprends-en. Tu n'as presque rien mangé !

Farrukh soupire.

— Avec tout le sport que tu fais...

— Je ne fais pas de sport, je suis barreur, rétorque Farrukh, essayant de rester calme.

— Et tu feras quoi, le jour où tu t'évanouiras sur le bateau ?

— Vous savez, intervient Sohrab, on est à la fois excités et un peu inquiets de l'arrivée de ce bateau. C'est pas forcément facile de manger...

Marjan risque une nouvelle œillade en direction de Sohrab, bien trop occupé à répondre au sourire de remerciement que lui adresse Farrukh pour s'en rendre compte.